

# *Libretto*



# LA PRINCESSE ANGINE



ROLAND TOPOR

LA PRINCESSE  
ANGINE

roman

Préface de  
MARCEL MOREAU

Dessins originaux de l'auteur

*Libretto*

© Buchet/Chastel, Paris, 1967.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0745-5

Roland Topor, artiste aux mille talents, fut écrivain, poète, chansonnier, illustrateur, peintre et cinéaste. Né en 1938 de parents émigrés polonais, il passe ses premières années à Paris puis en Savoie durant l'occupation nazie. Après avoir étudié aux Beaux-Arts de Paris, il publie des dessins dans plusieurs revues et collabore au journal *Hara-Kiri* dont il partage l'ironie et le cynisme. *Les Masochistes*, son premier livre, obtint en 1961 le grand prix de l'humour noir, et très vite il publia de nombreux romans, comme *Le Locataire chimérique*, *Źoko fête son anniversaire* et *Portrait en pied de Suzanne*, des pièces de théâtre et des recueils de nouvelles et de dessins. Roland Topor, qui jonglait avec les modes d'expression mais sans jamais se départir de son humour à la fois tendre et cruel, réalisa également plusieurs longs-métrages et émissions télévisées, notamment le film *La Planète sauvage*, récompensé par le prix spécial du jury de Cannes en 1973. Cet artiste complet et atypique, mort le 16 avril 1997, a laissé une œuvre foisonnante à la virulence intacte.



## PRÉFACE

La langue française n'est pas avare de belles sonorités. Quoi d'étonnant alors quand un fou de verbe s'éprend soudain de l'une d'elles ? Le fou de verbe a une oreille érectile, sensible à la part féminine d'un mot, ses façons pulpeuses ou ondulatoires, ce quelque chose d'elle qui l'invite au toucher, au baiser, à la séduction. Il tombe en arrêt devant ce corps verbal, ou déjà presque nu, ou encore vêtu de son froissement de soie. Le fou de verbe ne se tient plus. On le voit s'émoustiller de l'ouïe et de la vue, doucement saliver peut-être, en proie à une sorte de désir euphonique, métaphore du désir amoureux, de même émotion. C'est que la belle sonorité est sexuée, femme en son intimité, humide – pourquoi pas ? –, profonde, pour sûr, sous ses dehors frivoles.

Le fou voudrait bien faire la conquête de la belle. S'approprier cette promeneuse, parfois cette fuyante, magnifique, fût-elle de mœurs légères. Il s'imagine se retirant avec elle, dans un endroit désert, une alcôve, où il la couvrirait de caresses. Pourvu qu'elle soit consentante, se dit-il. Celle-là, il ne l'avait, jusqu'ici, jamais rencontrée.

Il est vrai que chaque jour nous croisons de belles sonorités, sans les remarquer, ni les entendre. Certaines auraient tout pour nous plaire, d'autres pour nous ensorceler, rarement elles font le trottoir, la plupart attendent l'amour. Ce sont des passantes considérables, ce que pensait Mallarmé, mais

au masculin, de Rimbaud. Mallarmé est un grand poète, qu'il ne faut pas prendre au sérieux lorsqu'il parle, à propos du mot, d'*aboli bibelot d'inanité sonore*. Il n'était pas dans la nature mallarméenne d'avoir des rapports érotiques avec la langue. Ses étreintes lui valaient des délectations plus esthétiques que glandulaires. Que dirait-il de ce pullulement de coquilles vides, froides, sans substance, affectées au mensonge ou à la vérialité, qui constitue aujourd'hui l'essentiel de la communication entre les hommes ?

Je ne puis croire un seul instant que les belles sonorités que j'évoque ici souffrent toutes de cette maladie du sens qu'on appelle l'inanité. « Inanité » elle-même est une jolie créature dont il suffit de retrousser la jupe pour découvrir qu'elle est moins abstraite que sa définition ne l'indique. De ses talons aiguilles, en « i », j'ai l'impression que montent des jambes insouciantes, qui enlèvent leurs bas dans quelque conduit de mes facultés auditives, de ceux d'où la musique n'est jamais absente.

Pourtant, il advient que de belles sonorités nous déçoivent, au moment où elles s'offrent. Sous leurs splendides harmoniques, se déhanchant comme pour la danse, elles nous cachaient un contenu disgracieux. Au déshabillage, elles ne peuvent plus nous tromper sur leur réelle signification, tantôt insipide, tantôt rebutante, d'une laideur de prothèse, ou de chimie, à en décourager nos ardeurs.

Précisément, bien avant que Topor écrivît sa *Princesse*, je connus avec Angine une déconvenue de cet ordre. La belle sonorité m'avait surpris en plein barbotage dans des vocables de basse extraction, tels les résidus bruyants d'une vision diarrhéique de la vie et de l'écriture. C'était en réaction à l'empire qu'exerçait le matérialisme de la raison sur les organes vitaux de la pensée, laquelle se desséchait au même rythme que les dictionnaires.

C'est dans cet état-là que j'aperçus Angine, seule sur ma route, je veux dire dans mon encre. Je la sortis de ce mau-

vais pas, et elle m'en remercia, surtout quand je l'eus lavée. Je me mis à tourner autour d'elle, captivé par sa simplicité juvénile. Énigmatiquement, elle me souriait en rouge. Je la sentais gênée. De mon côté, j'avais conscience de me trouver devant un cas désespéré de sonorité belle, ô combien, mais perdue pour l'amour et ses célébrations. Je ne pouvais songer à l'aimer, vu ses origines morbides, son destin d'« inflammation des muqueuses de l'isthme du gosier et du pharynx », de quoi débâter, dès l'abord. J'en voulais aux responsables de la terminologie médicale d'avoir baptisé ainsi un ennui de santé. C'était une offense de la pathologie à la mélodie. Et de savoir que la racine latine de cette angine était aussi étrangère que possible à la grecque d'angélique, ce n'était pas assez pour adoucir mon dépit, voire ma rage. D'autant qu'en regardant la belle Angine, il me sembla voir se profiler derrière elle l'affreux cortège de sa parentèle, père, mère, frères, sœurs, cousins, tous des cacophones, jugez-en : Angineux, Angiocholite, Angiologie, Angiologue, et même Angiocardiographie. C'était trop.

Du même coup, je pris la mesure de mon infortune. Elle était sans remède. Jamais je ne pourrais prénommer ma fille Angine, comme l'idée m'en était venue, un soir de beuverie prénatale, où j'avais vu des séraphins partout. Oui, je l'avoue, mon athéisme indéfectible et de bonne foi s'était obsédé d'un mot religieux, « Ange », il est vrai laïcisé depuis longtemps par le lait de la tendresse humaine. Certes, il y avait Angélique, déjà cité, mais s'opposaient à ce choix mes déboires, quelques années plus tôt, avec une certaine Angélique Vanderstichelen, native d'Issy-les-Moulineaux.

C'était clair : à la longue liste des Sabine, Aline, Marine, Justine, Karine, Nadine, Céline, je devais renoncer à ajouter « mon » Angine. Heureusement, Roland est arrivé. À la lecture de sa *Princesse*, j'éprouve maintenant le sentiment délicieux, quoique secrètement puéril, qu'il me vengeait, sans le savoir, d'avoir été dépossédé par la Science d'une sonorité

avec laquelle j'eusse pu faire de grandes choses, inoubliables, sur le thème de l'Adoration. Car il se fait que je ne compte plus les élans affectifs que m'inspira Angine, d'un bout à l'autre de ce livre. Non seulement on lui pardonne tout, à la petite, ses frondes, ses entourloupes, son art de la déconcertance, ses foyers d'hérésie ingénue, mais on en redemande. Oubliées l'inflammation, la maladie, oublié l'avertissement de l'auteur... On croit à la *Princesse*, elle a l'haleine si fraîche, à torturer la langue de bois. Derrière elle, on ramasse le bois de la langue, mais ce ne sont déjà plus que copeaux, ou cendre. Rien qui n'ait été scié, haché ou brûlé du vieux discours des cons, dans sa bouche à naissances toujours inattendues. Tout l'ouvrage est à l'avenant : on y apprend un autre français, en liberté, en éclatement, une féerie de contresens plus irréfutable que le sens, et où il fait bon vivre. On y respire, à l'abri du cartésianisme, un effluve approximatif mais fort, mais enivrant. Celui-là même qui est au commencement des accords que nous tirons de nos déséquilibres, pour en obtenir une révélation, quand tant d'autres les tirent de leur rectitude, pour en gagner une rhétorique. Topor écume son mystère, son chaos, sa « biophonie ». Ses torsions et distorsions du gisement langagier culminent dans une sorte de gai savoir d'une justesse qui titube, pour la meilleure des causes : le salut par les schismes.

Angine cesse alors de n'être qu'une belle sonorité, dont le contre-emploi équivaudrait, selon moi, à une malformation. Soudain, c'est du Verbe incarné, par surcroît pubère, roux de la chevelure, avec de la peau autour, et dedans des organes très discrets : la princesse est gracieuse, et elle court. La métamorphose a été immédiate. Je n'ai pas eu le temps de me rendre compte qu'un mot était changé en Quelqu'un, un être cher, capable de s'asseoir sur mes genoux, tout en tenant des propos qui ne sont pas de son âge. Topor a le génie, par l'écrit ou par l'image, d'agrandir le cercle de nos relations tactiles. C'est un immense sensuel.

C'est simple : on s'attache à Angine. Enfin, on voudrait bien. J'ai même rêvé d'être son aïeul... Hélas, pour elle je n'étais qu'un ailleurs. Vous verrez : essayez de la suivre. Vous croyez lui emboîter le pas, elle vous sème de ses faux pas. Et pourtant, quoi qu'elle fasse ou dise, elle ne m'est jamais plus proche que lorsqu'elle est insaisissable. C'est une débous-solante qui tourne sept fois sa couronne sur la tête avant de disparaître à l'horizon de ses mensonges. Je suis un faible, je jurerais qu'elle ne me ment point. Qu'elle soit en pleurs ou en tempête, j'avoue ma jouissance quand elle pose des questions nomades n'appelant que des réponses errantes. Sédentaires, s'abstenir. La langue est une aventure, avant d'être un cadastre.

Une fois au moins, j'eus envie de veiller sur son sommeil. Je dus y renoncer. Ce n'aurait été, là encore, qu'une filature baroque, échevelée, où je risquais davantage d'être le surpris que le surprenant. De toute façon, elle ne dort que d'un œil, l'autre fait des siennes, dans je ne sais quel pays où le flagrant délit est une rigolade. C'est dire si je me sens bien avec Angine. Grâce à l'auteur, je me la représente volontiers, désormais, comme une créature espiègle et froufrouante, appartenant à la famille que je créai jadis de toutes pièces, à la force des mots, pour me consoler de n'avoir qu'un bonzaï généalogique.

Ce n'est pas un hasard si, refermé ce livre émerveillant, me vint une émotion mauve, qui ressemblait fort à un deuil. Je ne reverrai plus jamais celle qui était devenue, en toute palpitation, et malgré elle, un peu ma nièce. Il n'y avait pas eu de miracle à Lisieux.

Pire, il n'y en eut pas à Paris, quand, le jour même de mon anniversaire, mon ami Roland s'en alla pour ne plus revenir. Cette fois, ce n'était pas un conte. Les mots se déroberont pour écrire ça. Le cœur qui saigne est comme un illettré.



## Avertissement de l'auteur

*Lorsqu'une petite fille ne parle pas du tout comme une petite fille, il y a de fortes chances pour qu'elle n'en soit pas réellement une. Elle peut être à peu près n'importe quoi, même une maladie, ce qui n'est jamais très agréable. Pourtant, si la maladie est bénigne, on peut s'y attacher et la rendre chronique.*

*Bien sûr, il serait plus sage d'aller consulter un spécialiste, mais lorsqu'on s'y décide enfin, il est souvent trop tard...*

*Moi, j'ai cessé de fumer, mais je ne vais pas mieux.*

## Avertissement de l'illustrateur

*Il est bien délicat de représenter des personnages dont on ignore au juste s'ils sont des petites filles ou des maladies. En désespoir de cause, l'illustrateur a préféré représenter l'énigme elle-même plutôt que de lui fournir une solution personnelle. C'est pour cette raison qu'il a composé des images largement inspirées par les rébus du XIX<sup>e</sup> siècle, ceux de Maurisset en particulier.*



## Chapitre I

La route était rose avec des flaques blanches. Des deux côtés, les herbes étaient mouillées. Entre les buissons, des toiles d'araignées apparaissaient en pointillé de gouttelettes. Un escargot progressait difficilement au bord du fossé.

À droite il y avait un pré qui descendait en pente douce vers un ruisseau à peine large comme la main. On pouvait dénombrer cinq saules et deux noyers. En bas se trouvait une petite maison grise, et plus loin toutes sortes de choses assez confuses comme une maison en ruine, un moulin à eau, un jardin potager, une montagne, et derrière, allez savoir.

À gauche, c'était plus simple. Il n'y avait qu'un champ labouré à perte de vue. Quand on regardait bien, les mottes de terre n'étaient pas toutes de la même grosseur, et la couleur non plus était loin d'être uniformément brune, mais en gros, il n'y avait rien de spécial.

La route, à cause de la lumière ou de la pluie, disparaissait avant l'horizon. Tournait-elle? Continuait-elle tout droit? Il fallait y aller pour l'apprendre.

Du pied, Jonathan effleura la surface de l'eau. Les fragments de son reflet, un instant éparpillés, se réajustèrent pour composer le portrait d'un jeune homme blond, de taille colossale, vêtu d'un blue-jeans et d'une chemise beige, au col ouvert. Le visage était rond, enfantin, avec des yeux

protubérants, à moitié dissimulés sous les mèches claires, et une bouche grande et pleine.

L'image fut de nouveau troublée par un crachat.

Jonathan tira de son blue-jeans un paquet de gauloises fripé qui ne contenait plus qu'une cigarette cassée. Il glissa les deux bouts entre ses lèvres et les alluma simultanément à un briquet rouillé, en plissant les paupières à cause de la chaleur. Il froissa le paquet vide en boule, le jeta en l'air et l'expédia d'un coup de pied dans le fossé, où une pierre l'empêcha de rouler.

Un klaxon résonna dans son dos.

Il se retourna et eut le temps d'apercevoir la masse de l'éléphant avant d'être projeté au sol.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, le ciel était comme tout à l'heure lointain et blanc. Quelque chose lui chatouillait le cou. Machinalement, il se donna une claque. Cela fit rire la petite fille.

Elle pouvait avoir une dizaine d'années. Elle était belle comme une femme, rousse avec des yeux verts. Sa robe mauve était sale et froissée. Sur la tête, elle portait une couronne de papier doré, semblable à celle dont les pâtisseries accompagnent leur galette pour tirer les rois.

– Vous n'avez rien, alors inutile de rester allongé pour que tout le monde vous plaigne !

– Comment est-il, Princesse ? s'enquit une voix rocailleuse, est-ce qu'il y a du sang ? S'il n'y avait pas ces fâcheux poils et ces taches de sang partout, comme le paysage serait joli !

– Il n'y a pas de sang. Vous pouvez venir, Chancelier. Monsieur fait l'intéressant, Monsieur joue les grands blessés, mais Monsieur ne paraît pas trop délabré.

– Serait-ce un espion au service de l'Ennemi ?

– Il ne semble pas.

Jonathan se souleva avec précaution, appuya de tout son poids sur la cheville foulée et s'abattit en gémissant.

Un vieillard râblé s'accroupit à côté de lui. Son visage était plus accidenté qu'un terrain montagneux et plus rouge qu'un couder de soleil. Il sentait le vin à plein nez.

– Je ne peux pas supporter la vue du sang. C'est plus fort que moi. Je sais que pour un homme, un homme de mon âge, surtout, c'est ridicule. Mais il n'y a rien à faire. Tout petit, déjà, j'étais ainsi. Un jour ma mère s'est ouvert le pouce avec un tire-bouchon ; je l'ai accompagnée chez le pharmacien pour qu'il lui pose un pansement, eh bien, le croiriez-vous, c'est moi qui ai perdu connaissance !

– Ne dévoilez pas nos secrets, Chancelier. C'est peut-être un espion après tout. Êtes-vous un espion, monsieur ?

– Je ne crois pas, souffla Jonathan.

– Si vous me mentez, gare ! Je sévirai !

Elle se pencha avec compassion sur le jeune homme étendu et le pinça férocement à la cuisse.

– Ce n'est rien en comparaison de ce qui vous attend si vous me dissimulez la vérité.

Elle sauta à pieds joints dans une flaque pour éclabousser la figure du blessé.

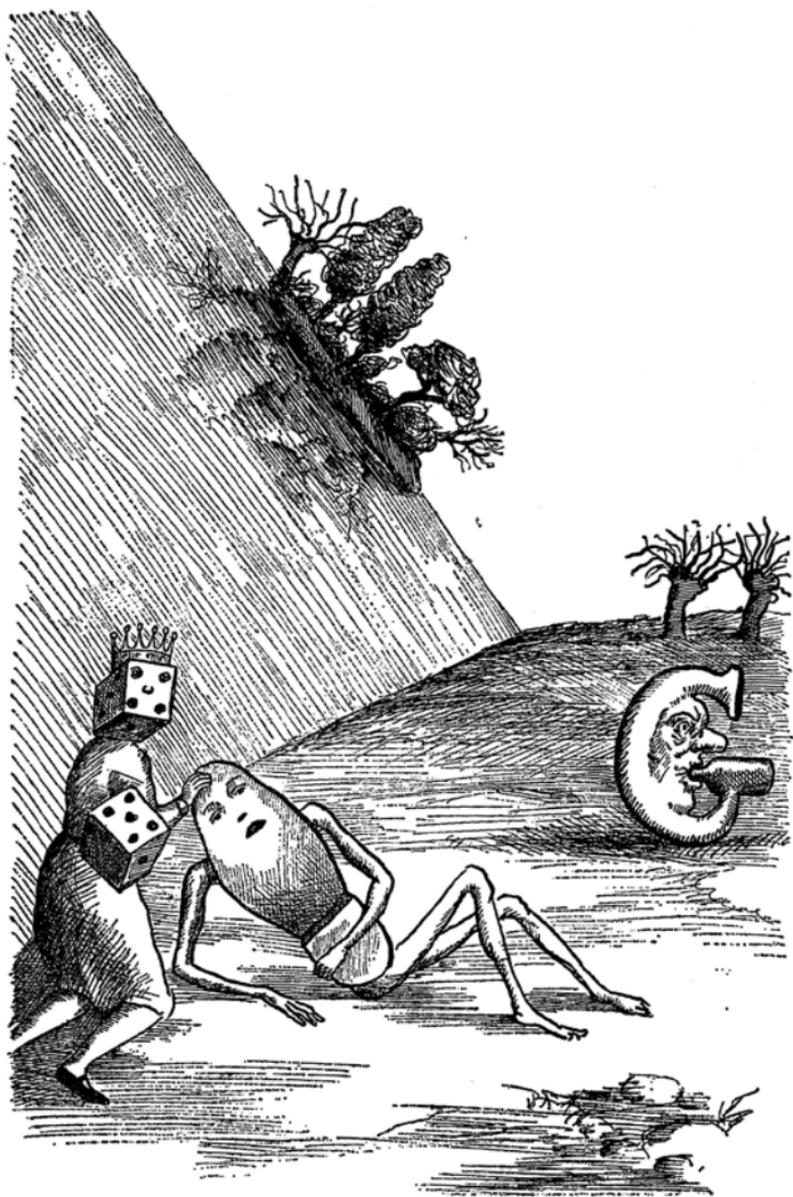
– Je crois qu'il est sincère, décréta l'ivrogne. Qu'y a-t-il dans vos poches ?

– Ce qu'il y a ?

– Oui, montrez.

Jonathan extirpa un par un les objets contenus dans son blue-jeans. Il y avait le briquet rouillé, un peigne où plusieurs dents manquaient, un vieux portefeuille en peau de serpent qui perdait ses écailles, une incisive de lapin, une bague en matière plastique, une photo de magazine représentant une actrice torse nu, et quelques pièces de monnaie provenant de différents pays. Il compléta la collection par une brosse à dents qu'il tira de sa ceinture.

La petite et le vieux examinèrent avec beaucoup d'attention les objets qui leur étaient soumis. Finalement, le Chancelier



Vous n'avez rien, alors inutile de rester allongé  
pour que tout le monde vous plaigne !

décida qu'il ne s'agissait pas d'objets magiques, si bien que Jonathan – quelle chance pour lui! – pouvait les récupérer. Ils paraissaient déçus.

– Je m'appelle Angine, fit la petite. Je suis une princesse. Et lui, c'est mon chancelier, le marquis des Vitamines. Je suis une vraie princesse.

– Moi, c'est Jonathan.

– Hum...

La Princesse Angine enfonça l'index dans sa narine gauche et le tourna rêveusement.

– Qu'en fait-on, Marquis? On pourrait le découper en menus morceaux que l'on jetterait tout au long de la route pour retrouver notre chemin.

– On pourrait le plonger dans une cuve de vin pour voir à combien de litres il équivaut.

– On pourrait le vider et le remplir de plumes pour qu'il s'envole.

– On pourrait lui faire avaler tant de sandwiches au gruyère qu'il deviendrait un grand trou.

– On pourrait l'obliger à chanter tant d'hymnes nationaux qu'il se transformerait en drapeau.

– On pourrait l'embrasser si fort qu'il fondrait de mélancolie.

– On pourrait le faire pleuvoir pour peu qu'il soit nuageux.

– On pourrait le faire suer pour peu qu'il soit brûlant.

– On pourrait l'emmener avec nous...

– Avec nous! Y songez-vous, Princesse? Il n'en est pas digne!

– Bien sûr, bien sûr, il faudrait le soumettre à un examen de passage extrêmement sévère.

– Voyons, vous ne pouvez pourtant pas m'abandonner ainsi sur la route, protesta Jonathan. J'ai la cheville foulée, je suis incapable de marcher.

À ras de terre, le paysage changeait du tout au tout. C'étaient les herbes qui devenaient importantes à présent. Les montagnes avaient disparu, comme les saules, d'ailleurs. Seuls les noyers demeuraient visibles, bien que considérablement tassés.

Les jambes de la petite fille étaient maculées de taches. Aux genoux, on devinait des croûtes, des écorchures, mais la couleur était d'un gris égal. La bride de l'un des souliers battait dans le vide.

Le bas du pantalon du Chancelier n'avait guère meilleure apparence, effrangé et raidi par des plaques de boue séchée. Les chaussures étaient craquelées en maints endroits, ce qui ne devait pas les rendre très étanches.

– Je ne connais personne par ici, reprit Jonathan, vous ne pouvez pas m'abandonner!

– Tss, tss! N'en rajoutez pas. Vous adorez qu'on vous dortote. Vous deviez être un drôle d'étudiant!

– Je ne saisis pas le rapport.

– Taisez-vous et révisez.

Angine s'assit par terre dans une flaque. La tache d'humidité s'élargit sur sa robe.

– Seriez-vous disposé à subir un examen de passage? Si c'était le cas, nous pourrions peut-être vous emmener. Mais, attention, en cas de réussite seulement. Les places sont limitées. Avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de ramasser tous les gens que nous écrasons. On dit souvent qu'une bête est encombrante. Et un homme donc! C'est bruyant, c'est sale, ça mange comme quatre, c'est intenable. Acceptez-vous?

– J'accepte.

Le Chancelier sursauta.

– Oh! La cargaison!!! J'ai freiné si fort que les amarres ont dû se rompre. Et les lapins! Mon Dieu, ils doivent être écrasés! Et la souris blanche! Pourvu qu'elle n'ait pas été assommée par

la pendule. Et les photos! Si les bouteilles se sont renversées, elles doivent être complètement mouillées! Et les disques! Ils sont sans doute rayés! La vaisselle! Elle doit être en miettes! Oh! Les poissons rouges! Je cours réparer les dégats.

Jonathan roula sur le côté pour le suivre du regard. Il découvrit le camion.

Il ne s'était pas trompé, tout à l'heure. C'était un vieux camion publicitaire auquel on avait donné l'aspect d'un énorme éléphant.

L'animal était couleur fraise écrasée. Sur son flanc figurait en lettres noires l'inscription suivante :

### RIEN NE VAUT LE THON À L'HUILE

Le vieillard trottina jusqu'à la porte arrière qu'il ouvrit à l'aide d'une clef dorée. Il disparut à l'intérieur.

– Vous regardez notre lama? demanda Angine.

– Non, je regardais l'éléphant.

– Vous voulez dire notre crocodile?

– Non, l'éléphant du camion.

– Ah! vous voulez parler de l'okapi!

– Mais non, de l'éléphant, là, sur la route.

– Imbécile, éclata Angine, « éléphant » est un mot interdit! C'est un gros mot. On ne dit pas un éléphant, on dit une souris.

– Mais ce n'est pas la même chose!

– Qu'en savez-vous? Ils sont de la même couleur, grise ou blanche. Ce sont également des mammifères, et ils mangent de l'herbe.

– Ils n'ont pas la même forme, ni la même taille!

– Un petit éléphant est quand même un éléphant, n'est-ce pas, et une grande souris, une souris. Donc la taille ne compte pas. Quant à la forme... c'est à s'y méprendre. Avec un peu de bonne volonté c'est absolument pareil.

– Vous allez fort !

– Non, mais vous ne voulez pas y mettre du vôtre. En clignant un peu des yeux, l’illusion est parfaite. Écoutez :

Haut les {  
pouces  
index  
majeurs  
annulaires  
auriculaires

fit le bandit qui n’avait aucun sens de la synthèse.

« C’est une histoire assez difficile à raconter ! Nous allons commencer l’examen immédiatement. Ne profitez pas de l’absence du Marquis pour sauter sur moi. Je suis ceinture noire de karaté.

Jonathan trembla de peur.

– Je serai d’autant plus sage que je ne peux pas bouger.

– Tant mieux. Répondez : il faut quinze minutes dix secondes pour remplir la baignoire. Quel était le problème ?

– Elle était trouée, je suppose ?

– Non, zéro, très mauvais. Le robinet marchait mal. Que préférez-vous devenir : aveugle, manchot ou cardiaque ?

– Beuh... Je ne sais pas.

– Choisissez.

– Aveugle.

– Dans le pot ! Citez-moi trois affluents du fleuve Amour.

– Je ne les connais pas.

– Enfin une bonne réponse ! Ce n’est pas trop tôt. Suis-je jolie ?

– Oui, très.

– Pourquoi ?

– Parce que... Parce que vous avez des yeux très beaux.

– Exact. Et encore ?

– Un nez très fin.

– Oui. C’est tout ?

– Une bouche ni trop grande ni trop petite et très rouge.  
Angine battit des mains, emportée par son enthousiasme.

– Bravo, bravo, je vous adore !

Elle se releva d'un bond, se précipita sur Jonathan qu'elle couvrit de baisers.

– Vous avez réussi ! Marquis ! Chancelier !

Le Chancelier apparut à la porte du camion, une bouteille de vin à la main.

– Princesse ?

– Il a réussi, mon brave Marquis. Il va venir avec nous. Aidez-moi à le transporter.

Avec le secours du Marquis, Jonathan fut hissé dans le camion. On pouvait distinguer dans la pénombre toutes sortes d'objets enchevêtrés. Il y avait aussi deux lits de taille inégale, et sur le plus grand trois lapins blancs finissant un repas de lettres et d'enveloppes. Angine les chassa pour laisser la place à Jonathan.

– Il faudra acheter un autre lit, ronchonna le Chancelier.  
Où prendrons-nous l'argent ?

– Dans le Trésor Royal.

Le Chancelier devint cramoisi de colère.

– Pas question. Défense et interdiction. Je suis le gardien de l'héritage. Je veux qu'il soit intact à votre majorité.

– Mon pauvre Vitamines, tu dis n'importe quoi. Un petit objet de plus ou de moins, quelle importance ?

– Énorme, énorme.

Le Chancelier porta la bouteille à ses lèvres et but au goulot.

– Sans l'héritage, votre oncle ne voudra pas se charger de votre éducation et, plus tard, vous aurez besoin d'une dot pour vous marier. Il faut garder ces objets comme la poutre qu'il y a dans vos yeux. D'ailleurs, vos adversaires seraient trop heureux de ce prétexte. Ils prétendront que vous dilapidez les

trésors de la Couronne. Ils exciteront le peuple contre vous et le royaume vous échappera.

– Et toi, tu n’as plus de sous ?

– L’argent de la retraite n’est pas encore arrivé. J’ai tout juste assez pour la nourriture et pour l’essence. Ensuite, votre oncle m’aidera.

– Je le sais, mon brave Marquis, tu ne seras pas oublié. Avec ta retraite et la pension que te versera mon oncle, tu pourras t’acheter des pneus neufs. Et vous, Jonathan, j’ai cru voir un billet dans votre portefeuille.

Jonathan lui tendit le billet demandé.

Plus tard, le camion se mit à rouler.

Le jeune homme ne tarda pas à s’endormir, tandis que la Princesse récitait à mi-voix une fable où il était question d’un amiral abandonné dans une arrière-boutique.

## Chapitre II

Une main se posa sur l'épaule de Jonathan et le secoua. Il ouvrit les yeux dans l'obscurité.

– Comment vous appelez-vous ? J'ai oublié votre nom.

C'était Angine. Elle chuchotait.

– Jonathan.

– Jonathan, ne faites pas de bruit. Je crois qu'ils sont là. Ils rôdent.

– Qui rôde ?

– Les ennemis de la Couronne. Le Chancelier est dans la cabine. Il dort sur la banquette. J'ai peur.

– N'ayez pas peur, je suis là.

Dans le silence, la respiration de la petite fille produisait un bruit démesuré. Il parvenait à lutter avec celui des cinq ou six horloges qui se trouvaient dans le camion.

– Jonathan...

– Oui ?

– J'ai vomi.

– Quoi ?

– Je suis malade. Alors, j'ai vomi. Mais je vais nettement mieux, maintenant. Ce doit être à cause des glaces que j'ai mangées tout à l'heure avant de vous écrabouiller. J'en ai mangé quatre énormes. Oui, ce doit être les glaces.

Jonathan posa son pied valide par terre et fit un essai de marche avec sa cheville blessée. C'était possible.

– Comment allume-t-on ?

– Attendez, je me lève.

Il l'entendit se déplacer, puis la lumière jaillit. Une lumière diffuse qui provenait d'une lampe située derrière un amas de meubles recouverts de housses. Angine était pâle et ses yeux cernés révélaient les tourments qu'elle venait d'éprouver. Son lit était souillé en de nombreux endroits. Elle regarda Jonathan d'un air coupable.

– J'ai mangé trop de glaces, hein ?

– Sans doute. Aidez-moi à prendre les draps. Qu'en fait-on ?

– On va les laisser dehors. Demain, le Marquis les lavera.

– Vous avez des draps propres ?

– Oui, il doit y en avoir dans le bahut.

Jonathan refit le lit. Elle le regardait sautiller avec beaucoup d'attention, beaucoup de sérieux. Quand il eut terminé, elle lui demanda :

– Quel est votre grand nom ?

– Il est imprononçable.

– Dites-le quand même. Jonathan comment ?

– Pzescieradlo. Et maintenant, dormez.

– C'est un joli nom, mais le mien n'est pas commun non plus, n'est-ce pas ?

– Oui. Vous ne vous déshabillez pas pour dormir ?

– Je ne me suis pas déshabillée tout à l'heure parce que vous étiez là.

– Je peux sortir si vous le désirez.

– Oh ! non. Maintenant ça n'a plus d'importance. Je vous connais.

– Bonne nuit.

– Bonne nuit.

Elle éteignit la lumière, se déshabilla dans le noir et se glissa dans son lit.

Jonathan palpa sa cheville. Elle était chaude et gonflée. Il lui faudrait un moment avant de pouvoir marcher normalement.

– Jonathan...

– Quoi ?

– Vous voulez une cigarette ?

– Oui, soupira-t-il.

– Attendez, je vous en apporte une.

Effectivement, un peu plus tard, elle s'approcha du lit dans l'obscurité.

– Ouvrez la bouche, je vais essayer de la mettre dedans.

Il ferma les yeux à temps pour ne pas être éborgné, puis l'extrémité de la cigarette s'introduisit dans sa narine gauche, parcourut la joue, remonta dans les cheveux. La fillette gloussait d'impatience.

– Je suis égaré. Où se trouve votre bouche ?

– Actuellement, vous êtes trop haut. Guidez-vous sur le son.

– Là ?

– Non, ce sont les oreilles.

– Là ?

– Non, non, pas par là.

Sans prévenir, la cigarette fit irruption dans sa bouche. Elle entra jusqu'à l'arrière-gorge. Il manqua d'étouffer et dut se redresser pour tousser à l'aise. Angine riait comme une folle.

– Excusez-moi, je ne l'ai pas fait exprès.

Il alluma sa cigarette. À la lueur de la flamme, il entrevit son corps gracile qui s'engouffrait sous les draps. Il fuma la cigarette jusqu'au bout, éteignit soigneusement le mégot et s'endormit.

Il fut réveillé par une violente secousse. Le camion se mit à cahoter puis s'immobilisa. Le jour pénétrait par la porte qui s'était ouverte. Jonathan promena un regard ahuri autour de

lui. Il régnait un fouillis indescriptible. Des vêtements sales jonchaient le sol, des ustensiles de cuisine voisinaient avec de vieilles chaussures. Une baguette de pain entamée gisait sous l'armoire parmi les flocons de poussière. Tout un peuple invisible s'agitait furtivement dans l'ombre. La petite et le vieux devaient être à l'avant.

Il s'habilla avec difficulté, gêné par sa cheville. Il ne pouvait même plus se déplacer en sautillant; le moindre geste le faisait grimacer.

La tête du Chancelier apparut.

– J'ai crevé, dit-il. Vous n'avez pas vu la roue de secours?

– Non.

– Alors, je dois l'avoir mise ailleurs.

Il repartit. Ensuite, ce fut au tour de la Princesse. Elle méritait autant ce titre par la grâce et la dignité de son maintien que par sa couronne de papier, laquelle était en piteux état. Rien ne pouvait se lire sur sa figure des malaises de la nuit. Elle eut un sourire espiègle.

– Je me souviens de votre nom, c'est Piesradlo.

– Pas tout à fait, enfin ce n'est pas mal.

– On a crevé, fit-elle, vexée. Le Marquis change la roue. Savez-vous ce qu'il m'a dit avant-hier? Qu'il ne voulait pas manger du blanc de poulet mais du pied-de-poule. Voulez-vous venir à l'avant avec nous?

– Je veux bien, mais je suis incapable de marcher. Ma cheville est très enflée.

– Un peu de modestie ne vous ferait pas de mal. Devinez à quoi j'ai rêvé cette nuit.

– Je ne sais pas. Aux glaces?

Elle gloussa.

– Quel nigaud vous êtes! Je n'ai pas rêvé, cette nuit. C'était pourtant évident.

Elle approcha son visage comme si elle voulait l'embrasser.

– Regardez mes yeux, ils sont verts, n'est-ce pas ? Eh bien ! lorsque j'ai rêvé, ils deviennent franchement grenat. C'est simple. Vous avez faim ? Alors il y a une surprise pour vous, dehors.

Quand le Chancelier eut fini de changer la roue, il aida le jeune homme à sortir du camion. Celui-ci était garé sur le bas-côté de la route. Un torrent coulait à proximité. Plus loin, des vaches dans un pré examinaient l'éléphant avec une curiosité morbide. Malgré le soleil qui brillait dans un ciel pur, il ne faisait pas très chaud.

– Voilà pour vous, s'écria Angine, en désignant les vaches, du lait et de la viande au petit déjeuner, ce sera suffisant. Découpez-en vite une. Nous vous avons attendu pour manger ; nous mourons de faim.

Elle tendit à Jonathan un couteau de cuisine.

– Comment ? Vous voulez que je tue une vache ?

– Vous avez faim, oui ou non ? Vous avez dit oui, alors qu'est-ce qui vous retient ? La qualité de la viande ? Elle a l'air tendre. Qu'en pensez-vous, Chancelier ?

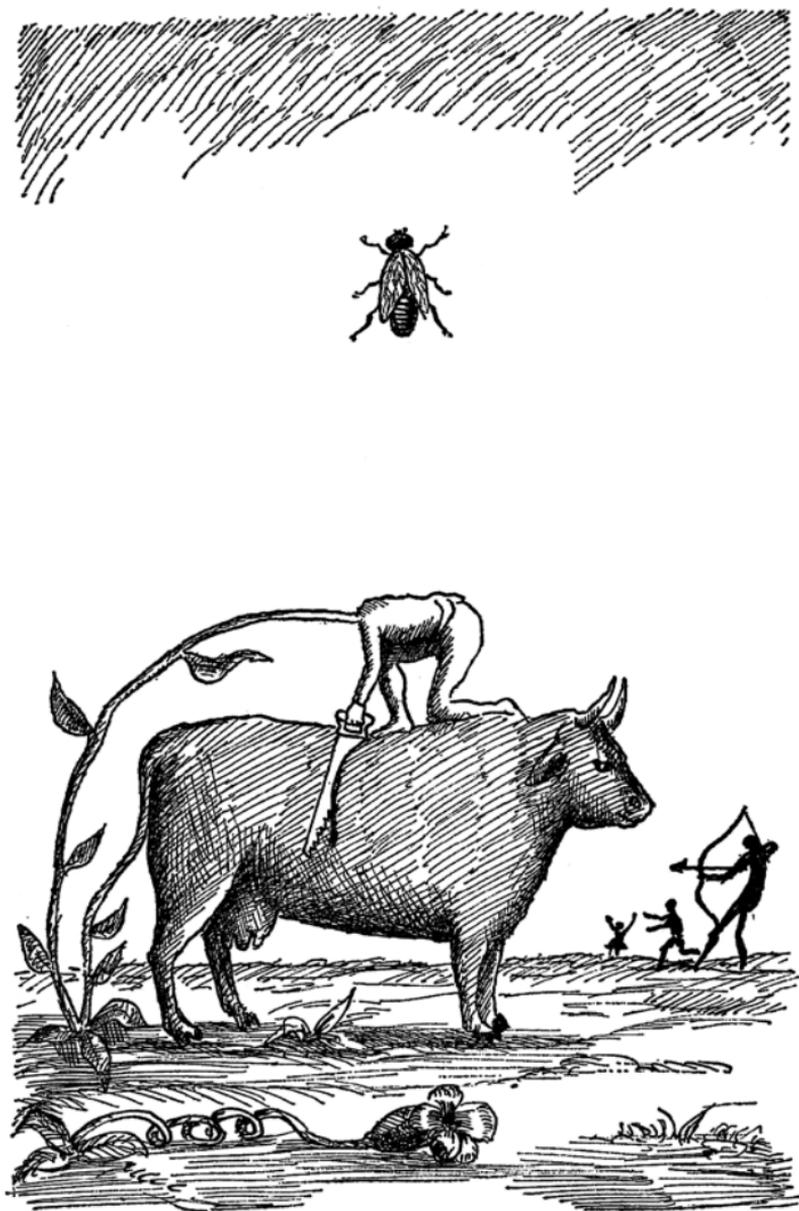
– Elle semble excellente. Bien préparé, le civet de vache est un régal qui ne laisse pas indifférentes les mouches elles-mêmes. Pourtant, Dieu sait si elles sont difficiles ! Notez, Princesse, que ces bêtes peuvent être vénéneuses. Nous devons nous méfier de tout dans notre position.

– Il serait plus sage de manger au restaurant, mais les risques subsisteraient. Certains cuisiniers empoisonnent jusqu'à leurs menus. D'ailleurs, nous n'avons pas assez d'argent. Décidez-vous, Jonathan. Il est midi passé.

– Est-ce que nous ne sommes pas un vendredi ? demanda soudain le Chancelier.

Ils comptèrent tous ensemble sur leurs doigts. C'était bien un vendredi.

– Le vendredi, la viande a un goût de poisson, expliqua le Chancelier, or je déteste le poisson.



... le civet de vache est un régal...

Ils se contentèrent donc de lait en poudre et de thon à l'huile. Il y en avait assez pour nourrir dix hommes. Après quoi, installés dans la cabine avant, ils reprirent la route.

Ils tenaient tous les trois à l'aise sur la banquette. Elle était assez confortable, malgré son aspect peu engageant. La sorte de caoutchouc dont elle était faite s'écaillait, laissant apparaître des plaies blanchâtres dans le vert sale.

Le tapis de sol était jonché de détritrus variés, plus ou moins recouverts de boue. Les cahots de la route faisaient aller et venir plusieurs objets cylindriques tels que bouteilles, boîtes de conserve ou gobelets en aluminium.

L'odeur d'essence était presque insoutenable. On finissait par s'y habituer pourtant, ainsi qu'au bruit de casserole du moteur.

La petite était assise entre le chauffeur et Jonathan. Elle avait dû se laver, puisqu'elle avait encore du savon dans les oreilles, se peigner aussi, car sa chevelure rousse était moins désordonnée que la veille, mais elle ne s'était certainement pas changée. Sa robe ressemblait à un chiffon, ses socquettes à des pansements sales. La bride cassée de son soulier n'avait pas été réparée.

Le vieux n'était pas plus présentable.

Sa barbe avait poussé, nivelant un peu les accidents du terrain mais répandant en contrepartie une ombre malsaine sur l'ensemble du visage. Lui non plus ne s'était pas changé. Il portait comme la veille un complet marron à fines rayures claires, une chemise de coton blanche et une cravate en tricotine noire. Enfin, on devinait qu'à l'origine il avait dû en être ainsi.

Le Chancelier conduisait avec une irrégularité remarquable. Tantôt il poussait de folles pointes de vitesse, tantôt, et ceci sans raison apparente, il se maintenait à l'allure d'un piéton obèse. Parfois, il donnait de brusques coups de frein, parfois il détournait le camion afin d'éviter d'invisibles

obstacles. Dès qu'il avait touché au levier des vitesses, il buvait au goulot d'une bouteille de vin qu'il tenait de la main droite.

C'était très fatiguant pour les nerfs.

– Où allez-vous? questionna Jonathan, les yeux fixés sur la route.

– Chez mon oncle, répondit Angine. Puisque vous m'avez posé une question, j'ai le droit de vous en poser sept. Si vous donnez votre langue au chat, je vous débarque.

– Ne pourriez-vous pas remettre ces questions à plus tard? Je suis un peu fatigué.

La Princesse regarda le Chancelier d'un air entendu et celui-ci, au mépris du danger, fit de même. Le camion, déporté sur la gauche, frôla un autocar qui venait en sens inverse.

– Si Monsieur est trop fatigué pour répondre à sept malheureuses questions, il l'est beaucoup moins pour en poser une, et de son invention encore! Alors qu'il est bien plus difficile d'inventer des questions que d'y répondre!

Un long silence boudeur suivit cette déclaration. Jonathan finit par céder.

– Je répondrai si le Chancelier regarde droit devant lui.

– Ne vous inquiétez pas, il ne nous espionnera pas. Je vais lui bander les yeux.

– Non, s'il vous plaît. Je réponds sans condition.

– Première question: Les centaures sentent-ils mauvais des sabots?

– Uniquement lorsqu'ils ne se lavent pas. Les centaures férus d'hygiène qui prennent leur bain hebdomadaire n'exhalent pas la moindre odeur malhonnête.

– Vous entendez, Chancelier? Ne me racontez plus que vous êtes un centaure! Deuxième question: Combien de temps contient une montre?

– Une quantité variable. Pour l'évaluer avec précision il

faudrait s'adresser à une autruche. Elles ont sur l'horlogerie des connaissances illimitées.

– Trois : Quelle était la couleur du cheval blanc d'Henri IV et celle d'Henri IV par-dessus le marché ?

– Henri IV était vert de peur, ce qui rendait son cheval rouge de honte. Et vice versa.

– Quatre : A-t-on le droit d'écrire « AVARE » avec un seul « A » ?

– Oui, si on manque de place.

– Cinq : Possède-t-on une oreille pour le français, et une autre pour l'anglais ?

– Cela peut arriver lorsqu'on possède également deux langues.

– Six : Êtes-vous un révolté ?

– Oui, malheureusement, dès que je ne suis pas content.

– Sept : Qu'ont donc les culs-de-jatte que les petits bateaux n'ont pas ?

– Une maman.

Le Chancelier lâcha le volant pour applaudir des deux mains. Le camion fit une embardée et monta sur le talus. Sans s'émouvoir, le vieillard reprit la direction du véhicule.

– Mon garçon, vous vous en êtes bien tiré. Je m'y connais en hommes. Vous irez loin. C'est de gens comme vous dont la Princesse a besoin pour combattre l'odieuse conspiration ourdie par la répugnante Mme Gujine, et par le sinistre Kolbetov, avec la Duchesse Biscotte, le Margrave de Gruyère et leurs nervis. Cette sinistre engeance a étendu ses tentacules sur notre bien-aimé royaume. Le peuple, trompé, excité, abusé, s'est révolté. Vous savez comment vont les choses. Bientôt les penseurs s'en mêleront, puis la science, ce sera l'anarchie. On punira les coupables, on ouvrira les écoles, on fondera des musées, ce sera l'abomination. Certes, la Princesse est restée populaire. Elle n'avait qu'un mot à dire pour garder le pouvoir. Mais quel mot ? Il est dur de parler aux illettrés ! Ils

risquent de prendre un mot pour un autre, de se vexer, de se fâcher. Non, croyez-moi, il vaut mieux ne rien dire et s'enfuir. Comme vous savez, je ne supporte pas la vue du sang. Celle du mien m'est particulièrement odieuse ! Le Margrave et la Duchesse, conseillés par les rusés Gujine et Kolbetov, ont habilement exploité la situation. Ils s'acharnent sur la Princesse pour la dépouiller, l'abattre, l'anéantir et me retirer le pain de la bouche. Moi je suis trop faible pour lutter contre eux. Il fut un âge où j'aurais fièrement relevé le défi. Mais qui puis-je espérer vaincre, aujourd'hui, avec ma retraite des vieux et mes varices ? Mes dents sont cariées, mon ventre ballonne, de petites croûtes scellent mes paupières lorsque je m'éveille, mes os grincent. J'éprouve pour les bonbons une passion suspecte. De ville en ville, je cours à la poste restante pour toucher ma retraite, en vain. Elle doit me suivre ou me précéder. Jeune homme, si vous étiez d'accord avec une seule syllabe de mon discours, nous aurions l'occasion de fêter cette entente cordiale en buvant une bouteille de vin. Oui ou non ?

– D'accord.

Le Chancelier stoppa l'éléphant et se mit à pousser des cris inhumains.

– Il est heureux, expliqua Angine. Il n'en a plus l'habitude. La crise risque de le terrasser. Dites-lui vite quelque chose qui le rende malheureux.

– Chancelier, hurla Jonathan pour dominer les vociférations de l'ivrogne, la seule syllabe qui me donne satisfaction est la syllabe « non ».

Le vieillard se calma. Il reprit sa couleur normale, c'est-à-dire rouge brique.

– Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, dit-il en jetant des regards étonnés autour de lui, j'ai dû avoir un cauchemar.

– Vous m'arrêterez devant un bureau de tabac, demanda

Jonathan, comme le camion démarrait, j'achèterai des cigarettes.

– Et moi je remplacerai mes bouteilles vides par des bouteilles pleines.

– Vous me ferez penser à acheter de l'herbe pour les lapins, intervint Angine. Celle de la route est si mauvaise qu'ils sont tous froids et immobiles.

– Comment, Princesse ! Les lapins ? Le trésor fond à vue d'œil. Je suis un misérable qui mérite bien une bosse.

Le camion quitta la route et s'en alla percuter un poteau surmonté de l'inscription suivante : « Bienvenue à LOURDES ». Par bonheur, la trompe de l'éléphant amortit le choc.

L'ivrogne dégagea le camion et pénétra dans ce qui avait dû être une ville un jour.

– Je suis un misérable, murmura-t-il, les mâchoires serrées, mais je saurai reconnaître un bureau de tabac !

### Chapitre III

Jonathan fumait une cigarette, allongé sur son lit. Le camion était garé devant la Poste, où le Chancelier s'était rendu en compagnie d'Angine dans l'espoir de toucher enfin sa pension.

Il y avait un tas de vieilles cartes postales et de lettres près de lui. Il en prit une poignée. Toutes émanaient d'expéditeurs différents et portaient mystérieusement comme destinataire : « Monsieur Courant d'Air – 3412 ».

Au dos d'une carte représentant un petit garçon à la chevelure bouclée, assis sur une sorte de trône, il lut :

Mon très cher ami, j'espère que vous me permettrez de vous appeler ainsi, plutôt que de dire Mademoiselle ou Monsieur, ce qui est bien cérémonieux, mon très cher ami, donc, je commence par vous apprendre que je suis Roselle, une des sœurs de Babylas, et par vous envoyer un bonjour affectueux. Vous saurez que l'autre jour, nous étions, mes onze sœurs et moi, appliquées à faire nos devoirs dans la salle d'étude quand Monseigneur arriva.

– Mes enfants, nous dit-il, je suis venu vous faire un plaisir et un chagrin. C'est-à-dire un plaisir à l'une d'entre vous et un chagrin à une autre. Toi, Roselle, qui as une si belle écriture, coupe douze petits morceaux de

papier ; écris sur chacun d'eux un prénom. Tu mettras les douze papiers dans la corbeille, et Roselinette, qui est la plus jeune d'entre vous, les tirera un à un.

Eh bien ! mon cher ami, c'est à moi qu'échut la joie et le chagrin fut pour Rosalba. Je vous embrasse. Roselle.

Jonathan se gratta la tête en contemplant le texte qu'il venait de déchiffrer. Il l'abandonna pour s'attaquer à une longue lettre tachée par l'humidité :

Mon cher Courant d'Air ; donne-moi des nouvelles de ce pauvre Oiseau-Mouche, ainsi que des tiennes, puisque tu es encore souffrant, et sois assuré que j'aurais bien de la joie si elles sont bonnes, car je vous aime tous les deux. Transmets le bonjour de Violette Russe à Crème au Chocolat, de Little Pussy à une fillette d'une douzaine d'années ayant un frère qui s'appelle Jean, de Muguet du Montcel à Sapin du Jura, de Mademoiselle X à Riquette sans Houpe, de June Flower à Eva Porée, de Reflet du Danube à Gerbe d'Or, de Perce-Neige du Cher à Comtesse aux Pieds Nus, de Fiametta à l'Aînée des Bruyères des Pyrénées, de Petit Bout de la Famille à Miss Tay Rieuse, de Fil Électrique à Sabots de la Vierge, de Kem-Haryre à Amiral Quand-Même, de Muguet du Grand-Père à Zizi-Pampan...

Jonathan ne prit pas la peine de continuer. Une autre carte postale paraissait plus récente. Elle représentait un jeune homme et une jeune fille étroitement enlacés au fond d'une barque avec, se reflétant dans la mer, une lune en forme de cœur. Derrière, adressé au même Courant d'Air, ce curieux message :

Premier baiser, amour, tendresse, amitié, souvenirs, poignées de main, réclamations de Confiance, de Brise du Désert, de Franchise Postale et de Glace au Chocolat.

– Je le savais que vous étiez un espion! clama Angine surgissant derrière Jonathan. Vous fouillez dans mes affaires! Eh bien! figurez-vous, monsieur, que c'était justement un piège! Vous allez être fusillé.

– J'ai peut-être été indiscret, mais je m'ennuyais sans vous, et ces lettres étaient là... D'ailleurs, je n'en comprends pas un mot.

– Bien sûr, vous vous croyez plus malin que tout le monde. Ce sont des lettres magiques.

– Qui est Monsieur Courant d'Air? C'est votre père?

– Inutile de me poser des questions, je ne vous répondrai pas. Est-ce que vous voulez voir fonctionner une lettre magique?

– Avec plaisir.

– Alors, attendez. Il faut que j'aie prendre de l'eau. Il y a une fontaine tout près. Je reviens.

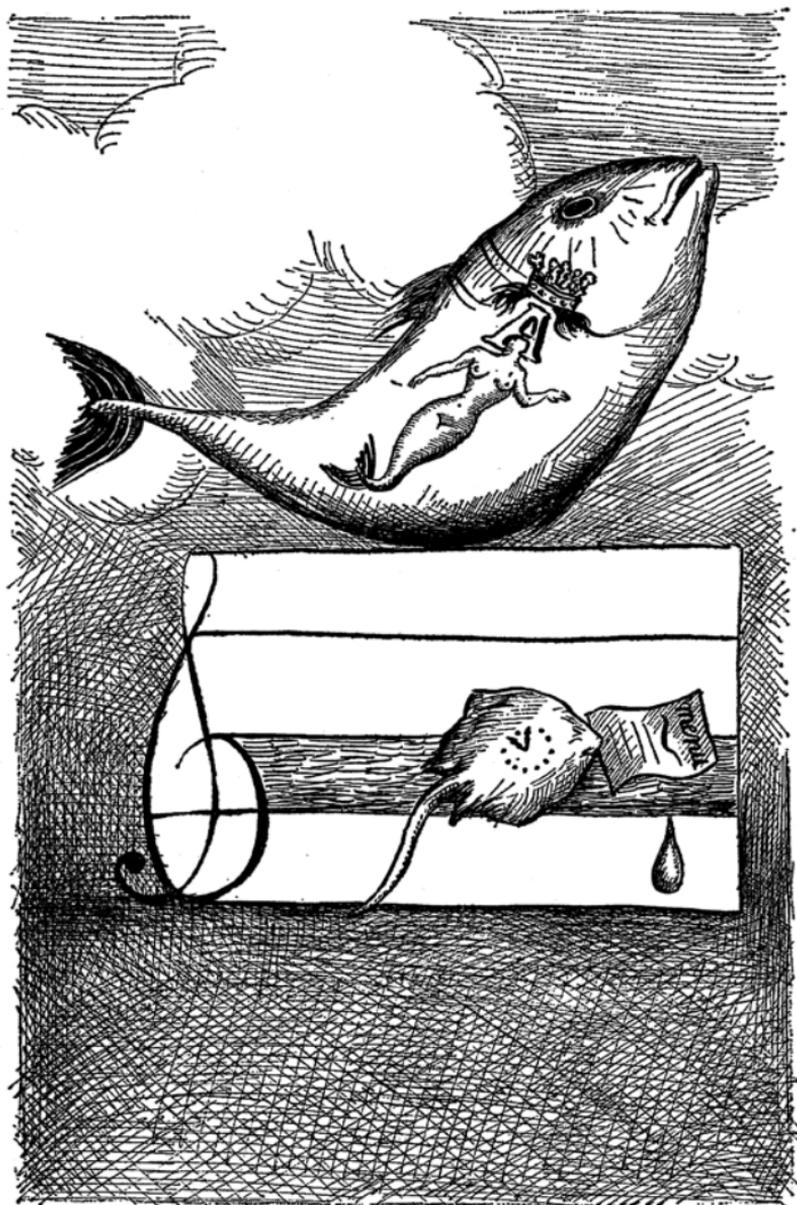
Effectivement, Angine ne tarda pas à réparaître avec une casserole pleine d'eau qu'elle fit chauffer sur un réchaud à alcool. Quand l'eau se mit à bouillir, elle y plongea quelque chose.

– Maintenant, je vais vous montrer comment l'on procède.

Elle choisit une lettre dans le tas et commença la lecture à haute voix :

## LA SIRÈNE DE MIDI

Ses yeux manquent peut-être d'expression, surtout quand elle est frite. Mais quel régal, quand il s'agit de



Ses yeux manquent peut-être d'expression...

la Sirène de Midi à la chair grasse et fine, honneur de la table, gloire des lacs. D'une délicatesse qui lui fait honneur et d'un goût exquis, la Sirène de Midi se trouve partout, mais partout elle est rare. Les plus estimées nagent dans les grands lacs des Buttes-Chaumont et du bois de Boulogne. Son poids est souvent de cinquante-quatre kilogrammes. Toute différente des autres sirènes, elle a le corps élancé, la tête bien faite, le nez pointu. Sa robe est à carreaux, lisse et douce comme sa peau. Ajoutons des écailles fines et rares que le cuisinier respecte. La Sirène de Midi est un relevé hors ligne. Voici sa recette.

Après avoir drogué la Sirène de Midi, vous en piquez la chair de truffes cuites, puis vous la couchez dans un plat sur un lit de légumes émincés. Mettez du beurre, assaisonnez, couvrez de bardes de lard et de vin de Bordeaux rouge jusqu'à mi-hauteur du plat; faites bouillir pendant dix minutes. Après cette première opération, vous passez au tamis la cuisse de la Sirène de Midi. Vous délayez un petit roux que vous liez avec cette cuisse, et vous laissez cuire lentement pendant vingt minutes. On la sert entourée de quatre colonels décorés aux truffes du Périgord, deux de chaque côté de la Sirène. Entre ces deux colonels, d'un effet très martial, on dispose un ragoût de laitances, de truffes et de champignons: c'est charmant et délicieux.

Braisée dans le vin blanc, la Sirène de Midi est parfaite. Quelques gourmets la préfèrent au court-bouillon, servie soit avec une garnison anglaise, soit avec une garnison suisse. Exquise aussi, la Sirène de Midi farcie à la hauteur de la blouse selon les principes d'Archimède, et l'on bride avec soin sa jolie tête pour en conserver la forme originale. La Sirène de Midi ennoblit toutes les sauces. Dorée sur le gril, servie avec un ragoût d'oreilles de souris blanche, elle est excel-

lente. Au bleu, c'est un régal. Cuite dans la cocotte, humectée de larmes brûlantes, mouillée d'un bon bourgogne, elle aime à mijoter dans les vapeurs odorantes de l'oignon, du persil, de la sauge, de la ciboulette, du thym, de l'estragon et du laurier.

Quand la Sirène de Midi est dans la fleur de l'âge, grassouillette et spontanée, une adolescente, je la veux frite sous une coupole de persil artistement rissolée.

Marinée dans du vinaigre rosé d'Orléans, avec thym, muscade et laurier, on l'enfarine très coquettement pour la glisser dans la poêle fumante. À moitié cuite, jetez-la dans une fosse d'aisances avec des œufs roulés dans la farine, de sorte que ces bouchées choisies aient l'aspect d'un mets doré.

Saupoudrée de sel fin, la Sirène de Midi, couronnée de semences et d'œufs, fait une apparition acclamée sous son dôme de persil.

Savourez la Sirène de Midi, réjouissez-vous de sa chair excellente, amie du sauterne, mais, pour la quiétude d'une digestion heureuse, ne regardez pas ses yeux auxquels la friture a mis comme un voile d'or, et dont l'expression mystérieuse rappelle le regard vague et troublant d'une momie du temps des pharaons. Faites plutôt dire une messe pour le repos de son âme, et pour celui de la vôtre.

Angine reprit sa respiration et courut vers la casserole dont l'eau se recouvrait d'écume.

– Où est la magie ? demanda Jonathan, qu'est-ce que cela signifie ?

– Ça ne veut rien dire, mais l'œuf à la coque est juste à point. Mangez. Vous m'en direz des nouvelles.

Elle le sortit de la casserole et le cala dans un petit verre. Du pain et un quart de beurre le rejoignirent sur la table.

– Si je comprends bien, le texte que vous m’avez lu sert uniquement à mesurer le temps de cuisson d’un œuf à la coque ?

– N’est-ce pas merveilleux ? Je n’ai plus besoin de montre. La lettre me suffit. C’est un grand magicien qui en a fait cadeau au Roi mon père.

– Où est le Chancelier ? A-t-il touché son argent ?

– Non, ce n’était pas encore arrivé. Il a été vendre son alliance.

– Il est donc marié ?

– Naturellement. Il a même des enfants. Une vingtaine, je crois. Mais ils sont très malades. Sa femme est riche. Elle possède plusieurs maris.

– Et la Reine votre mère ?

– Comment ? Ignorez-vous que la Reine a été transformée par la méchante Gujine en armoire à glace et qu’elle se trouve avec nous dans ce camion, vêtue de notre plus belle housse ? Je ne peux pas la retirer, car ce ne serait pas convenable de voir la Reine toute nue.

– Où demeure votre oncle ? Est-ce loin ?

– Ce n’est certainement pas tout près, car si cela était nous y serions déjà.

Angine repoussa un tas d’objets pour atteindre une table de nuit dont elle ouvrit la porte. À l’intérieur se trouvaient empilées plusieurs boîtes de conserve. Elle en choisit une qu’elle ausculta avec le plus grand sérieux.

– Dieu merci, les poissons rouges sont bien portants ! Quand ils seront mûrs, nous les cueillerons. Maintenant, c’est encore trop tôt. Ils sont verts et donnent la colique. La cueillette des poissons rouges est très amusante. Les jeunes gens et les jeunes filles chantent et dansent. On entasse tous les poissons dans de grandes cuves, et on piétine dessus, pour en extraire le jus. Il faut faire attention à cause des arêtes. Plus tard, on boit du jus de poisson toute la nuit. Voulez-vous entendre un poème ?

– Si c’est un poème magique, oui. L’œuf était très bon.

– C’est un poème magique. Il a le pouvoir de réveiller les gens qui n’ont aucune envie de dormir. Ne sursautez pas : il n’y a pas deux vers qui riment.

*Pour exprimer la joie : Ah ! Bon !*

*Pour exprimer la douleur : Aïe ! Hélas !*

*Pour exprimer l’admiration : Ah ! Eh ! Oh ! Bravo !*

*Pour appeler : Holà ! Psitt !*

*Pour exprimer un ordre : Halte ! En avant ! Suffit !*

*Pour recommander le silence : Chut ! Silence !*

*Pour marquer le soulagement : Ouf !*

*Pour exprimer un bruit : Pif ! Paf ! Clic ! Clac !*

– C’est un poème très émouvant. J’avais l’impression d’avoir deux chevilles douloureuses en l’écoutant.

Le Chancelier entra en titubant. Il tenait à la main un filet à provisions plein de bouteilles de vin.

– Princesse, il faut fuir ! J’ai rencontré plusieurs de vos ennemis en ville. Kolbetov nous suit à la trace, Gujine n’est pas loin. La révolte gronde. Partons !

Il perdit l’équilibre et tomba à la renverse.

– Pourras-tu conduire, mon pauvre Chancelier ?

– Je tenterai l’impossible. Allons dans la cabine. Nous avons déjà perdu trop de temps.

Il se releva après de nombreux essais infructueux. Jonathan intervint :

– N’est-ce pas ce qu’ils attendent ?

– Que voulez-vous insinuer ?

– Si vous avez été suivis jusqu’ici, ils vous suivront plus loin encore. Il est préférable de faire semblant d’ignorer leur présence, pour leur fausser compagnie le moment venu.

– Qu’en penses-tu, Marquis ?

– C’est une idée. Une idée comparable à celle utilisée jadis par mon ancêtre à la bataille de Vanipapar. Il était à la tête d’une poignée d’hommes, poursuivi par les forces considérables de

Slavomir Canard. Las de fuir mon ancêtre se rendit, et n'eut pas à s'en plaindre ! Il finit la guerre dans une douce ambiance de paix. Puisque nous demeurons, je sors. Je dois surveiller les événements de plus près. À tout à l'heure.

Le Chancelier s'en alla à reculons, sous le regard compatissant d'Angine.

– Pauvre Vitamines ! Il est très fatigué, sa blessure doit le tourmenter.

– Il est donc blessé ?

– Bien sûr ! On a émis des billets de loterie avec son portrait. Il a eu la tête coupée au cours d'une partie de chasse à l'homme. Heureusement, sa nature robuste a repris le dessus ! Je n'ai que lui. Si je le perdais, les autres auraient vite fait de me dépouiller.

– Il y a longtemps que vous avez perdu votre père ?

– Non, un siècle au maximum. Nous avons fixé un rendez-vous, malheureusement j'ai oublié l'endroit et l'heure. Enfin, si c'est dans un café, il consommera en m'attendant.

Elle saisit le bas de sa jupe et chercha une ouverture dans l'ourlet. Quand elle l'eut trouvée, elle en retira avec deux doigts une feuille de papier pliée en long. Elle la défit minutieusement avant de la tendre à Jonathan.

– Vous pouvez la lire, il n'y a rien de personnel.

Il cala sa tête sur l'oreiller et lut à voix haute.

Ma chère Angine, j'ai découvert un certain nombre de choses que tu dois savoir un jour. C'est dans ce but que je confie la présente lettre à Vitamines. Il te la remettra lorsqu'il le jugera bon.

Ma chère Angine, il n'y a pas de Père Noël. C'est moi qui mettais des jouets dans tes souliers et non lui. À l'époque, je n'avais pas encore découvert qu'il n'existait pas. Je voulais lui épargner du travail. Il faut donc me pardonner de t'avoir dit des choses fausses.

Il n'y a pas non plus de petite souris. En tout cas, ce n'est pas elle qui dépose un cadeau à la place de tes dents dans un trou du mur.

Ma chère Angine, les petits enfants ne naissent pas dans les choux ni dans les roses. Je le croyais parce qu'une fois il m'est arrivé de trouver un petit garçon dans un chou et une autre fois de découvrir une petite fille dans une rose. On m'a expliqué depuis que c'était très rare et que j'étais le seul à en avoir vu. On m'a dit qu'ils poussent habituellement dans le ventre de leur mère, ce qui me paraît assez incroyable, mais un professeur de faculté me l'a confirmé.

Après toutes ces mauvaises nouvelles, j'en ai une bonne à t'apprendre. Je sais enfin ce qu'est cette mort dont on parle tant. C'est une espèce de gâteau, le milieu entre le chou à la crème et la tarte aux fraises, d'un goût très particulier, paraît-il.

Je t'embrasse avec beaucoup de précautions pour ne pas te salir.

Ton père.

– Est-ce que vous avez déjà goûté de ce gâteau dont parle papa?

– Je n'ai jamais tellement aimé les sucreries, répondit Jonathan.